# Récupérer, trier et valoriser les déchets : les petites mains du recyclage marocain

## Les déchets en débat dans la société marocaine

En novembre 2016, la ville de Marrakech a accueilli la COP 22 et le Maroc est l'un des pays africains où les initiatives écologiques sont les plus nombreuses et novatrices, en particulier dans le domaine du traitement des déchets ménagers.

Depuis une dizaine d'années, cette prise de conscience environnementale s'est traduite par la fermeture de la plupart des décharges "sauvages", par l'interdiction des sacs en plastique, par des expériences de tri sélectif (Beni Mellal) et des points de collecte volontaire des déchets (Casablanca), par la production d'électricité grâce au biogaz issu des décharges contrôlées (Fès), ou encore par la création de coopératives de valorisation des déchets (Rabat, Meknès). Initié en 2008 et soutenu par la Banque Mondiale, l'ambitieux *Programme National des Déchets Ménagers* (PNDM) ou encore les nombreuses initiatives des maires des villes marocaines révèlent les engagements politiques et institutionnels en termes de protection environnementale.

Mustapha, récupérateur casablancais, expliquant son travail au colloque de Rabat en avril 2017

Les déchets sont aussi en débat dans la société civile : l'activisme de *Zero Zbel* (Zéro Déchets) prouve qu'il est possible de vivre sans déchets ; un designer de la région de Meknès réalise du mobilier à partir de vieux pneus ; des artistes proposent au Musée d'Art Moderne de Rabat une installation constituée de matériaux de récupération ; un célèbre chef d'entreprise défend dans les médias la récupération informelle du carton usagé...

Les associations militantes et le monde de la recherche sont aussi fortement engagés dans cette problématique. Avec l'appui du ministère de l'Environnement marocain, le colloque international *Gouvernance des déchets urbains. Enjeux territoriaux et sociaux* qui s'est tenu à Rabat les 12 et 13 avril 2017 a renforcé le dialogue entre le milieu universitaire, les institutions publiques, le secteur privé et les associations.

**Cette exposition a été présentée pour la première fois au Maroc dans le cadre de ce colloque et témoigne des nombreuses collaborations entre l'Université François-Rabelais de Tours et les institutions universitaires marocaines.**

Pascal Garret présentant l'exposition photographique au colloque de Rabat en avril 2017

Mustapha Azaitraoui et Bénédicte Florin posant avec de jeunes récupérateurs casablancais (janvier 2015)

## Une exposition engagée

Cette exposition est le résultat d'un travail de recherche, d'observations et d'entretiens menés depuis 2011 avec les récupérateurs informels de Casablanca : des hommes et des femmes que nous avons appris à connaître et avec lesquels des relations d'amitié se sont nouées au fil des années.

Trop souvent, les images liées aux déchets et aux "travailleurs des déchets" mettent en scène la misère humaine et les conditions dégradantes de leurs activités avec pour toile de fond le paysage effrayant de la décharge.

Au contraire, par ces portraits et ces poses volontaires devant le photographe, nous voulons mettre en lumière des travailleurs débarrassés du stigmate lié à l'ordure.
Ces derniers désirent être reconnus dans leur travail car ils estiment également contribuer à la protection de l'environnement : nous évaluons que, grâce à eux, 20 à 30 % des déchets ménagers de Casablanca échappent à une simple mise en décharge.

Gagnant leur pain, délestant la ville d'une grande partie de ses rebuts, recyclant eux-mêmes et alimentant l'industrie de la valorisation des déchets, ces récupérateurs informels revendiquent aujourd'hui une requalification de leur métier et de leur image.

Enfin, loin d'être l'apanage du Maroc ou des pays des Suds, les récupérateurs de matériaux recyclables œuvrent aussi chez nous, alors même que nous disposons des systèmes de gestion des déchets les plus modernes.
Ainsi, cette exposition a pour vocation d'interroger les représentations que nous portons sur ces travailleurs stigmatisés et de leur imaginer des formes de reconnaissance sociale.

Des récupérateurs triant des plastiques (mai 2016)

Un dépôt intermédiaire dans le centre-ville de Casablanca (avril 2017)

Un récupérateur rentrant de sa tournée dans les périphéries de la ville (avril 2017)

Un homme alimentant une machine à broyer le plastique (janvier 2015)


**Les auteurs :**

**Bénédicte Florin, géographe**, est maître de Conférences à l'Université François-Rabelais de Tours et chercheuse de l'UMR CITERES, Equipe Monde arabe et méditerranéen (EMAM).
Depuis 2007, ses travaux portent sur les chiffonniers du Caire, en lien avec les politiques de gestion des déchets. Ils se sont ensuite élargis aux récupérateurs de Casablanca et d'Istanbul et plus récemment aux récupérateurs Roms et ferrailleurs de la région parisienne. Elle a notamment co-publié *Sociétés urbaines et déchets. Eclairages internationaux* (avec Claudia Cirelli, 2015, PUFR), *Que faire des restes ? Le réemploi dans les sociétés d'accumulation* (avec Delphine Corteel et al., Presses de Sciences-Po, 2017), ainsi que de nombreux articles sur la thématique des déchets accessibles sur le carnet de recherche en ligne du réseau *Sociétés urbaines et déchets* (http://sud.hypotheses.org/).

**Photographe et sociologue, Pascal Garret** pratique à titre indépendant la photographie dans le cadre de recherches en sciences sociales.
Il consacre l'essentiel de ses travaux à la question des récupérateurs de déchets dans de grandes métropoles méditerranéennes (Le Caire, Istanbul, Marseille et Casablanca) mais aussi en région parisienne. Ses projets photographiques actuels portent également sur les Tanneries du Caire et sur les bords de Loire (voir son site personnel : http://bab-el-louk.org).
Il a participé, avec Bénédicte Florin, à l'élaboration de l'exposition *Vies d'ordures : de l'économie des déchets en Méditerranée*, présentée au Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM, Marseille) du 22 mars au 14 août 2017.

**Mustapha Azaitraoui**, **géographe**, maître assistant à l'Université de Khourigba, spécialiste des questions environnementales liées à la gestion des déchets, a travaillé avec nous sur le terrain marocain. Il a coordonné le colloque *Gouvernance des déchets urbains. Enjeux territoriaux et sociaux* qui s'est tenu à Rabat les 12 et 13 avril 2017.


UNIVERSITÉ FRANÇOIS - RABELAIS TOURS

citeres UMR 7324

Sociétés Urbaines et Déchets

VILLE DE TOURS

© Pascal Garret - janvier 2015

# Un *bouâr* et sa charrette dans le centre-ville de Casablanca

Les *bouâra* sont des récupérateurs (le mot est dérivé du français « éboueur ») qui travaillent en ville avec leurs charrettes pour récupérer dans les poubelles tous les matériaux susceptibles d'être recyclés. Ils sont aussi appelés *mikhala* ou *habbacha*, littéralement « ceux qui fouillent ».

Ils vendent leur récolte à des intermédiaires qui disposent de petits dépôts ou hangars situés en centre-ville. Les matériaux sont alors triés sur place avant d'être revendus à des grossistes ou semi-grossistes installés dans les *gelssas* (quartiers de récupérateurs) situées à la périphérie de la ville, comme celles de Lahraouine.

Un *bouâr* peut faire à pied jusqu'à 5 tournées de récupération par jour, soit plus d'une trentaine de kilomètres...

Les principaux problèmes qui se posent à eux sont la mutiplication de conteneurs enterrés, plus difficiles d'accès, ainsi que leurs relations conflictuelles avec la police qui peut les verbaliser et même confisquer leurs charrettes.

© Pascal Garret - avril 2017

# Un dépôt intermédiaire dans le centre-ville

Comme la circulation des ânes et des chevaux est interdite en centre-ville, les *bouara* y collectent à pied, tirant eux-mêmes leurs charrettes.  Ils fournissent en matériaux recyclables de nombreux petits dépôts intermédiaires localisés dans les quartiers populaires bordant l'ancienne médina et menacés par des projets de rénovation urbaine.

Cette situation centrale permet aux récupérateurs de vendre leur collecte sans avoir à aller jusqu'aux quartiers de récupération (*gelssas*) situés à la périphérie du Grand Casablanca.

Les récumérateurs travaillent souvent de nuit, pour être plus tranquilles et parce que le trafic est moins dense. Ces dépôts sont donc également en activité une bonne partie de la nuit.

© Pascal Garret - mai 2016

# Fin d’une tournée à Casablanca

Les quartiers aisés leur étant plus difficiles d'accès, certains récupérateurs préfèrent collecter dans des quartiers populaires périphériques, notamment ceux d’habitat non-réglementaire ou de logement social. Certes, ces quartiers offrent moins de matériaux recyclables, mais ils y sont davantage acceptés par les habitants et les charrettes tirées par des ânes ou chevaux y sont tolérées par les autorités.

Nous avons rencontré ce *bouâr* au moment où il revenait de sa tournée avec son chargement de polystyrène qui sera revendu comme isolant dans le bâtiment.

Il a accepté de prendre la pose avec son âne et un regard digne sans équivoque, tout en dégustant un eskimo glacé avant d’aller vendre sa cargaison dans une *gelssa*.

© Pascal Garret/MuCEM - mai 2016

## Vue panoramique d'une partie du quartier de récupérateurs de Lahraouine

Situé aux limites sud-est de la métropole casablancaise et dans une dépression topographique, le quartier de Lahraouine est quasiment invisible de l'extérieur.
La plupart des travailleurs vivent dans les *douars* (anciens villages) limitrophes où l'eau courante est absente et où l'électricité est fournie par de rares groupes électrogènes ou des branchements illégaux.

Malgré cet isolement du reste de la ville, les activités de récupération des *gelssas* de Lahraouine sont pourtant directement reliées à l'économie urbaine par les va-et-vient quotidiens des charrettes des *bouâra* et les nombreux camions des grossistes qui y achètent tous les matériaux recyclables.
Ces circulations témoignent bien que, malgré leur indésirabilité, les récupérateurs sont incontournables en tant que fournisseurs en matières premières à l'industrie du recyclage

© Pascal Garret - avril 2017

# Une *gelssa* de Lahraouine

Les *gelssas* (terme dérivé du verbe *gels*, s'asseoir en dialecte marocain) sont des enclos de tailles diverses entourés de palissades (tôles, bâches, planches ou déchets séchés compressés) où les *bouaras* rapportent leur récolte après chaque tournée. Les patrons de *gelssas* vont aussi avec leurs camions directement s'approvisionner en matériaux recyclables dans les dépôts intermédiaires du centre-ville.

Vendus au poids, ces matériaux sont majoritairement des cartons, toutes sortes de plastiques et de métaux, les tissus et déchets végétaux.

Les objets plus intéressants, après avoir changé de main, se retrouveront en vente sur l'un des marchés aux puces (*joutiya*) de la ville.

© Pascal Garret/MuCEM - janvier 2015

# Cabane et balance

La balance est l'outil indispensable de toutes les transactions : présente dans chaque *gelssa*, elle sert à peser les sacs de matériaux triés qui seront vendus aux grossistes.

Elle peut parfois être utilisée pour vérifier le poids d'une partie de la collecte d'un *bouâr*, notamment lorsqu'il s'agit de métaux, même si l'expérience du patron de la *gelssa* lui permet le plus souvent d'évaluer d'un rapide coup d'œil la qualité et la quantité de matériaux ramenés afin de payer au juste prix le travail du *bouâr*.

Les cabanes, de tailles et de confections diverses, constituent des lieux de repos et d'abri où l'on peut changer de vêtements avant de sortir en ville.

© Pascal Garret - mai 2016

# Une *gelssa* spécialisée dans les plastiques

Si les revenus des *bouâra* de Casablanca peuvent atteindre 20 euros les jours travaillés, ils doivent pour une partie d'entre eux louer 2 euros leur matériel de collecte (charrette et animal) aux patrons des *gelssas*.

Celles-ci peuvent être des lieux de tri et recyclage polyvalents (plastiques, bois, métal, chiffons) auquel cas les matériaux sont répartis par types ; d'autres sont spécialisées dans une matière particulière, comme ici le plastique.

Le WAC est l'un des deux clubs de football célèbres de Casablanca.

© Pascal Garret - avril 2017

# Le broyage du plastique

Après la collecte et le tri, certains matériaux devront être compactés et broyés pour prendre moins de place et davantage de valeur avant d'être revendus aux grossistes du secteur informel travaillant sur place ou directement à ceux du secteur formel livrés par les pick-up et camions appartenant aux patrons de *gelssas*.

Il n'y a pas d'électricité dans les *gelssas* et cette machine est alimentée par un groupe électrogène.

L'une des demandes pressantes des patrons de *gelssas* est l'accès aux services publics les plus essentiels comme nous l'a dit Mustapha : « Donnez-nous l'eau, l'électricité et la sécurité du sol, nous vous montrerons ce que nous sommes capables de faire ! »

© Pascal Garret - avril 2017

# Rien ne se perd, tout se récupère !

Chutes de tissu provenant des usines de confection textile, bouts de laine tirés de vieux tapis, mousses de sièges automobiles ou de matelas mis au rebut, innombrables objets en plastique de toutes sortes et de toutes couleurs, et ici, des morceaux de verre : rien ne se perd !

Dans cette *gelssa* polyvalente, même la pellicule d'aluminum de milliers de plaquettes de médicaments vides y est méticuleusement détachée pour être récupérée, prouvant ainsi la valeur de ce matériau.

© Pascal Garret - janvier 2015

# Le départ d'une tournée

Vaste de 22 hectares, le quartier des récupérateurs de Lahraouine s'ouvre sur les champs au sud et à l'est où se situe aussi l'école publique pour les enfants des *douars*.

On compte un total de 70 *gelssas* à Lahraouine qui sont toutes recensées et numérotées par les autorités locales afin d'en limiter le nombre.
Les patrons des *gelssas* louent leurs terrains à une famille de propriétaires terriens, mais il est toujours possible de transmettre à son fils une *gelssa* ou de la vendre.

Quoi qu'il en soit, les habitants et travailleurs savent que l'expansion urbaine et les projets de lotissement menacent à court terme leur présence et leurs activités.

En arrière-plan, les vaches et les moutons se nourrissent des déchets végétaux récoltés par les récupérateurs.

© Pascal Garret - mai 2016

# Femmes affectées au tri

A Casablanca, les femmes ne collectent pas dans les rues et elles sont employées exclusivement au tri des matériaux ramenés par les hommes. Souvent originaires de la campagne, elles y font des allers-retours en fonction des récoltes ou, pour certaines, vivent sur place dans les *douars* (anciens villages) environnants.

Elles gagnent peu mais leurs revenus constituent un appoint indispensable à l'économie familiale et leur permet de survivre lorsqu'elles sont seules.

Leur travail est pourtant indispensable dans les *gelssas* et, plus largement, elles contribuent à leur manière à une économie du recyclagle de plus en plus rentable mais très concurrentielle.

© Pascal Garret - janvier 2015

# L’élevage, une activité secondaire indispensable

Certains *bouaras* se sont spécialisés dans la collecte des déchets verts, souvent récupérés à la fin des marchés alimentaires.  Ces déchets organiques sont vendus aux éleveurs de bétail de la périphérie rurale de Casablanca ou, comme ici, servent à alimenter leurs propres animaux.

Dans la hiérarchie de la récupération, le déchet organique est celui qui rapporte le moins d’argent, après le tissu et la laine. Tout en haut de cette hiérarchie, se placent les métaux qui sont les plus rentables mais les plus difficiles à trouver, suivis par les plastiques et les cartons.

© Pascal Garret - avril 2017

## Mustapha, patron d'une *gelssa*

« Ça fait 35 ans que je travaille ici. J'ai commencé comme *bouâr*, avec une seule charrette. C'était encore la campagne ! J'ai pu épargner et louer ma première *gelssa*, puis faire travailler jusqu'à cinquante *bouâra*. Aujourd'hui, je possède trois *gelssas,* trois camions et des broyeuses de plastique. »

Homme très respecté à Lahraouine, Mustapha a tenté de créer une *Association de défense des commerçants des matériaux recyclés* afin de plaider leur reconnaissance auprès des pouvoirs publics : « Le but c'était d'aider les gens et d'encadrer les activités en s'organisant en association pour accéder à des droits et aux soins, parce qu'il y a beaucoup de risques dans ce travail et pas de soins. C'est un métier pas reconnu, mais les gens sont vraiment motivés (…). »

Si l'association n'a pas été validée par les autorités, Mustapha continue tant bien que mal à militer : « Nous, on revendique la reconnaissance de notre métier. Mon objectif, ça serait de régulariser tout le monde car on contribue à l'économie du pays, c'est grâce à nous que c'est recyclé, sinon, ça serait brûlé ; ça fait un gain, c'est notre survie et on fait vivre des ouvriers. » (entretiens réalisés en 2013 et 2015).

© Pascal Garret - janvier 2015

# Jeunes des *gelssas*

Si les enfants ne travaillent pas dans les gelssas et vont tous à l'école, des jeunes hommes y sont très présents, majoritairement issus de régions rurales pauvres situées à environ 200 kilomètres au sud de la métropole.

La plupart sont des saisonniers et ils alternent des périodes de travail en ville de deux ou trois mois et des retours au bled au moment des récoltes. Ils dorment et mangent sur place, logés par leur patron. Souvent originaires du même village, ils s'entraident et, de retour chez eux, font venir d'autres membres de la famille en leur expliquant les « ficelles » du métier.

Très chaleureux, les femmes et les hommes des *gelssas* nous ont toujours bien accueillis, nous remerciant même de l'intérêt que nous leur portons.

© Pascal Garret - avril 2017

# Les marchands-chiffons et revendeurs des marchés aux puces

Les objets découverts dans les poubelles par les récupérateurs changent de main dans les marchés aux puces ou *joutiya* (du verbe "jeter") où ils négocient leurs trouvailles à de petits brocanteurs informels.

On y découvre des plaquettes de médicaments entamées, des cassettes audio, des clous et vis et toutes sortes de petites bricoles bien classées en tas ou bien exposées par catégories. Les invendus seront proposés dans des marchés ruraux.

Ici, Madani, retraité de la poste, exerce cette activité depuis 20 ans, à la fois par nécessité économique mais aussi pour la convivialité qui règne dans cette *joutiya* dont il est la figure emblématique.

© Pascal Garret - janvier 2015

# Vue du front de la décharge de Médiouna

Située à une vingtaine de kilomètres au sud du Grand Casablanca, la décharge de Médiouna reçoit chaque jour près de 3500 tonnes de déchets ménagers qui y sont apportés par les camions des entreprises de collecte.

Les récupérateurs informels de cette décharge fouillent les déchets que les bennes tasseuses y déversent et en ressortent tout ce qui est récupérable ou recyclable.

Dans ce site qui devrait normalement marquer la fin de parcours des déchets casablancais, ces 600 récupérateurs illégaux extraient quotidiennement environ 1 000 tonnes de matériaux qui seront réinjectés dans le circuit informel et formel du recyclage…

© Pascal Garret/MuCEM - janvier 2015

# Un récupérateur au travail dans la décharge

Tous les acteurs des déchets sont présents sur la décharge de Médiouna : les conducteurs d'engins, les récupérateurs, une soixantaine d'éleveurs de vaches et moutons, les intermédiaires grossistes et même des gardiens qui surveillent les lieux.

La décharge est marquée par un insoluble paradoxe : d'un côté, l'entreprise gestionnaire est sommée de fermer le site alors que des centaines de camions-bennes y amènent quotidiennement les déchets ; de l'autre, une mafia de grossistes résiste par tous les moyens à la fermeture. Enfin, la décision récente d'agrandir la décharge de 40 hectares provoque de vives tensions avec les riverains...

Les conditions de travail dans la décharge sont extrêmes : immergés dans les déchets souillés et dangereux, confrontés à la pollution, menacés par les accidents, incendies, explosions ou affaissements de terrain, les récupérateurs y risquent quotidiennement leur vie.

© Pascal Garret - avril 2017

# Un triporteur ramenant sa collecte

Après avoir été triés et pesés, tous les déchets récupérables ou recyclables sont revendus, comme ici des sacs de canettes en aluminium.

Les activités des usines de recyclage du secteur formel et des grossistes à l'exportation dépendent donc fortement de celles des récupérateurs de rue ou de la décharge de Médiouna à qui ils achètent à moindre coût les matériaux récupérés. Ainsi, les matières premières secondaires produites par le secteur formel sont en grande partie issues du fruit du travail du secteur « informel ».

Brouillant les frontières, ce petit monde des récupérateurs informels est, directement ou indirectement, très inséré dans les filières économiques formelles aux échelles locales, régionales, nationales et même internationales puisque les bouteilles en plastiques en PET sont exportées jusqu'en Chine pour y être recyclées....